zlogu, posttonični zlog pa je zmeraj nizek. Ziljski dialekt združuje v istih okoliščinah lastnosti obeh dialektičnih skupin: akut in cirkumfleks dosežeta rastočo oziroma padajočo linijo že na poudarjenem zlogu, vendar se ti nadaljujeta še na posttoničnih, visoko pri akutu, nizko pri cirkumfleksu. Melodični potek intonacij na oksitonih ustreza v bistvu tistemu na paroksitonih, s to izjemo, da naletimo v centralnodolenjskem, južnodolenjskem in ljubljanskem govoru na zgolj rastoče cirkumflekse. Že v centralnogorenjskem, posebno pa še v južnogorenjskem in ljubljanskem govoru nastopa razen tega na šibkem mestu v besednih skupinah močna oslabitev obojnih intonacij; v obeh zadnjih še raznovrstno mešanje dolenskih in gorenjskih intonacijskih oblik. V samem poteku melodičnih linij tako dostikrat ni podlage za razločevanje obojnih intonacij. Edini vsem dialektom skupni kriterij za takšno razločevanje je dosledni razloček v višinski legi med cirkumfleksom in akutom: akut je nizki akcent, cirkumfleks je visoki akcent. Prapodoba slovenskih intonacijskih opozicij se zdi po vsem tem najbolj ohranjena v ziljskem dialektu, ki ga karakterizirata hkrati zelo visok višinski razloček med obema intonacijama in njun uvodoma opisani dvozložni oziroma celo večzložni potek.

M. Regula

CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LE SYSTÈME STRUCTURALISTE DE LUCIEN TESNIÈRE

C'est un fait indéniable que l'*Esquisse d'une syntaxe structurale** par L. Tesnière contient des aperçus nouveaux et des observations profitables; mais qu'il y a dedans aussi des opinions incompatibles avec la syntaxe historique et philosophique, c'est ce dont nous voulons convaincre les romanistes qui s'y intéressent.

Entrons in medias res. Dans le I^{er} chapitre: „Connexion et stemma” (= représentation graphique de l'architecture de la phrase) l'auteur soutient que la phrase „*Alfred chante*” comprend 3 éléments: 1. *Alfred*, 2. *chante*, 3. enfin et surtout le lien qui unit *Alfred* et *chante*. Mais il nous semble que cette „connexion” n'est pas un élément de la même nature que les éléments sémantiques. Ce facteur est donné par la forme définie du prédicat verbal, qui s'accorde en personne et en nombre avec le sujet. Ce n'est pas, d'ailleurs, tout simplement la connexion qui est „l'âme de la phrase”, puisque tous les appartenants syntaxiques sont liés entre eux. Ce qui distingue la phrase des simples combinaisons de mots, c'est la „mise dynamique” ou „énerg(ét)ique” d'une espèce-d'être, soit-elle exprimée explicitement par la componente modale du verbe prédicat ou seulement par l'accentuation, qui peut frapper n'importe quelle espèce

* Objet de la critique de Monsieur Regula, ici, n'est pas le volumineux livre du feu professeur Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, paru (1959) après la mort de l'auteur, mais la brochure intitulée *Esquisse d'une syntaxe structurale* (Paris, Klincksieck, 1953), où L. Tesnière a premièrement exposé ses idées fondamentales sur la syntaxe. (Note de la Direction.)

de mots (comme c'est le cas en style nominal, p. ex.: „*Nuit. Silence profond dans les rues*”). Cette mise dynamique, principe vital de la phrase, a pour rôle de fixer l'espèce-d'être dont les termes de la phrase doivent être pourvus. Retenons bien ceci:

Notre pensée va dans cinq „dimensions” (= catégories fondamentales), caractérisées par une certaine *espèce-d'être*. Ce sont le *jugement* marqué par l'être *décidé*, la *supposition* indiquée par l'être *fictif, imaginaire*, la *volition* marquée par l'être *voulu*, l'*interrogation* caractérisée par le ton ascendant et l'être *neutralisé* (interrogation totale ou modale) ou par un mot interrogatif (interrogation partielle) et la *considération* faite par la *prise en pensée* contemplative d'un fait. Le „nucléus”, porteur de l'idée, „est l'atome constitutif de la phrase”, c'est vrai, mais il ne „se charge” pas „de la fonction sémantique”. Terme notionnel, il n'a plus besoin de se créer. La fonction qu'il remplit, c'est le *rang* ou le rôle *syntactique* qu'il lui faut occuper dans la phrase.

Dans le 2^{ème} chapitre, qui traite de la phrase simple, l'auteur dit: „Le verbe est le *noeud des noeuds*”, thèse irréfutable, qui fut déjà établie par Th. Kalepky dans le *Neuaufbau der Grammatik*, quoique sous une forme moins concise. C'est en effet le verbe qui, directement ou indirectement, „est le régissant ou l'organisateur de toute la phrase”,¹ mais pourtant il dépend en quelques points du sujet. Voilà un des nombreux paradoxes syntaxiques: Le verbe base qui gouverne ses déterminatifs — compléments d'objet, adverbels et circonstanciels — et exerce un effet connectif en reliant étroitement tous les membres de la phrase pour en faire une unité supérieure, est régi par le „sujet” en personne et en nombre. Le sujet, qui est la partie la plus autonome de la phrase, n'est pas „un complément comme les autres”. Si Tesnière, dans le „stemma” met le verbe en tête, c'est qu'il poursuit, au fond, un but purement pratique: il faut savoir qu'il réussit par là à mettre sur le même plan les „actants”. Ce sont d'après lui „les subordonnés du verbe” et, à titre quelconque, participants à l'action, quoiqu'ils jouent chacun un autre rôle dans leur rapport au verbe: le sujet, auteur de l'action ou porteur de la qualité ou de l'existence énoncée („prime actant”), le complément d'objet sur lequel tout entier s'exerce l'action („second actant”), complément d'attribution² („tiers actant”). Cette manière de voir rappelle involontairement celle de Kalepky, qui, en analysant la phrase: *Pater filio librum fratris dat*, arrive à la conclusion que voici: »Der angeführte Satz bedeutet... ein Geben, das sich am Vater (!),

¹ Ce facteur détermine le *degré psychodynamique* et la *tonalité*: le *sujet* est saisi par la pensée d'une manière *thématique*, suppositive, basante, et énoncé en ton ascendant ou égal, le *prédicat* est saisi d'une manière *thétique*, étant d'une *mise énergétique* et énoncé en ton décisif.

² Cette appellation est la meilleure de toutes existant jusqu'à présent pour le complément indirect.

am Sohn, am Buch usw., aber an jedem anders auswirkt», pensée qui ne peut être plus exactement illustrée que par le stemma de Tesnière:

Mais, est-ce que ce n'est pas fausser sensiblement la logique et la psychologie ou la réalité linguistique par ce *hystéron protéron* du rapport existant entre le sujet et le prédicat? C'est donc un fait incontestable que, dans le discours normal, le *sujet* est le point de départ de la construction intellectuelle de la phrase, pour ainsi dire, la *tête*, le *prédicat*, par contre, le *cœur* ou l'*âme*. Ces deux *contre-forts* de la phrase ne peuvent jamais former un groupe rythmique, comme p. ex.: le nom régissant et son déterminatif, mais, placés face à face, ils se distinguent par la manière dont la pensée les saisit, et la catégorie logique. En vue du sens étymologique du terme „sujet” (*subiectum*, le „soutmis”, la „base”), on ne peut confondre le sujet proprement dit avec un autre membre de phrase qui, ayant des ressemblances extérieures avec lui, est pris souvent pour tel. Les tournures: *Force nous fut, défense fut faite, ordre fut donné, m'est avis, si besoin est* (= *s'il en est de besoin*³) s'avèrent, à regarder de plus près, des *phrases sans sujet* ou *prédicats analytiques*, c.e.-à-d. à deux composants: les substantifs représentent les *composantes* (déterminations) *sémantiques*, qui constituent la partie la plus importante du syntagme et portent l'*accent de force*, tandis que la composante fonctionnelle („centre structural”) amène une baisse de la voix; cp. les expressions synthétiques correspondantes: *nous fûmes forcés, on se défendit, il fut ordonné, je pense, s'il faut*.

Les „*circonstants*”, qui indiquent les *circonstances* de l'action, ne sont pas, au fond, „subordonnés” directs du verbe, mais membres plus ou moins accessoires déterminant le contenu entier de la phrase. La liste des membres de la phrase doit être complétée par l'„*adverbial*”, qui sert à déterminer exclusivement l'action, le *procédé*, l'*état*, la *qualité* énoncés.

³ De, signe de fonction prédicative, se trouve dans d'autres constructions: *il est d'usage, de rigueur, de mon devoir; ce n'est pas de ma faute, de mon fait; si j'étais que de vous; comme si de rien n'était; voilà deux heures de perdues; on dirait d'une fête* [*< que c'est d'une fête ou; on dirait (cela) d'une fête*; cp. la locution *entendre de*, p. e.: *La fenêtre, c'est le vrai passe-temps d'un étudiant, j'entends d'un étudiant appliqué* (R. Toepffer)]; — et de deux [*< et d'en être deux*].

Il comprend les compléments de qualification, de graduation, de manière, de moyen ou d'instrument, p.ex.: chanter bien, s'incliner très profondément, s'habiller à l'anglaise, courir à qui mieux mieux,⁴ peindre à l'huile, travailler à la journée, couper avec la faucille, etc.; tandis que les rapports de lieu, de temps, de cause, de condition, de concession, de concomitance, de but se rangent sous le „circonstanciel”.

Il faut donc distinguer soigneusement le circonstanciel non seulement de l'objetoïde (= complément prépositionnel) et du prédicatif prépositionnel, mais aussi de l'adverbial et enfin du „judicatif” (complément de point de vue), qui peut se présenter sous différentes formes (pour comble, pour surcroît, à vrai dire, généralement parlant [cp., en latin, in universum aestimanti: dativus iudicantis], au point de vue politique, à mon avis [cp., en latin, mea sententia: ablativus iudicantis, non limitationis!], tournures que O. Jespersen appelle „parenthèses intellectuelles”).

Quant à l'apposition, Tesnière la définit très bien comme „connexion horizontale”, mais l'exemple illustrant ce membre explicatif juxtaposé est sans doute mal choisi: *Orateur remarquable, Atticus écrivait médiocrement* ne contient pas d'apposition proprement dite, mais un prédicatif libre mis en rapport adversatif avec le contenu du groupe prédicat; cp. *Fils d'un Saxon, Luther le fut peu lui-même*, chargé d'une note légèrement concessive. D'après E. Lerch la partie périphérique serait une „catégorie zéro”, interprétation insuffisante, à notre avis. Dans ces deux cas il s'agit d'une condensation phrasique ou d'un prédicatif propositionnel.

Dans le chapitre III: „Interrogation et Négation”, l'auteur crée les termes interrogation „nucléaire” et interrogation „connexionnelle”. La première dénomination peut être acceptée, quoiqu'on puisse partir d'un autre point de vue: la question porte sur un membre de la phrase qui est représenté provisoirement par le mot interrogatif indiquant les contours et le rôle syntaxique du mot x. Mais la désignation „interrogation connexionnelle” nous semble inexacte. Ce que nous ignorons dans la question: *Alfred chante-t-il?*, ce n'est pas s'il y a connexion entre les deux termes, mais c'est l'espèce-d'être du contenu, qui, dans cette catégorie d'interrogation, se trouve à l'état de l'„extra-être”, c.e. -à-d. au stade neutralisé, dont le sujet interrogeant demande la décision vers le côté positif ou négatif de l'échelle de l'être ((-) o (+)). L'argument concluant nous en est fourni par la formule: *est-ce que...?*, qui donne le meilleur commentaire de l'interrogation modale.

Dans le chapitre IV: „Expèces de mots”, Tesnière établit deux grandes classes: „mots pleins” ou termes notionnels (mots d'idée) et „mots vides” (mots outils). Sous les mots pleins il range substantif, adjectif, verbe et adverbe, sous les mots vides les „jonctifs” (conjonctions de coordination) et les „translatifs” (mots qui transfèrent les nucléus dans une autre

⁴ Peinture syntaxique: mieux au carré peint d'une manière expressive l'action de devancer.

classe de mots ou qui marquent le rôle syntaxique de mots ou de propositions). Mais on ne peut pas prétendre que ces éléments soient dépourvus de tout sens. Évidemment, leur sens fort abstrait n'est pas de même nature que celui des nucléus qui constituent le matériel de la phrase. Ces mots établissant des rapports purement logiques entre les „nucléus” ou les propositions, sortent, à cause de leur fonction catégorisante, d'un niveau plus élevé de la pensée.

L'anaphorique est caractérisé comme „mot-prise de courant”, mais on pourrait l'appeler, et mieux, nous semble-t-il, „mot passe-partout”, qui, remplaçant, change de sens suivant la situation, tout en gardant sa valeur fixe; cp. à cet effet les mots-phrases *oui* et *non*.

Pour exemple d'un „nucléus jumelé” (composé d'un „centre structural” et d'un „centre sémantique”), Tesnière donne la phrase: *Alfred est jeune*, dont il explique la forme du prédicat par une „translation”. «Le verbe auxiliaire *est* est le translatif qui transforme l'adjectif *jeune* pour en faire le „verbe jumelé” *est jeune*». Pour nous, il n'y a pas „translation”. L'adjectif *jeune* ne subit aucune transformation. L'existence de la qualité attribuée au sujet est affirmée à l'aide du verbe abstrait *être*, dont la fonction essentielle est de fixer explicitement la modalité de la connexion notionnelle, dans notre cas, du lien sémantique entre *Alfred* et *jeune*. Mais l'„accopula” (adjectif attribut) ne peut jamais être „le régissant du substantif actant”⁵, conséquence logique qui résulte de sa fonction syntaxique. Tout attribut (mot prédicatif ou composant notionnel du prédicat) est subordonné au terme avec lequel il est en connexion. C'est plutôt le substantif qui régit, par distance, son déterminatif, — fait banal, qui peut être facilement prouvé par l'accord de ce dernier. L'attribut suppose donc un „terme-base”, sauf dans certaines expressions sans sujet (p. ex.: *il est midi*, *deux heures*, etc.).

C'est pourquoi l'adjectif attribut n'est pas „l'inverse de l'adjectif épithète”, loin de là. La relation entre le substantif et l'adjectif est, dans les deux cas, absolument la même, mais ce qui distingue les deux emplois, c'est que, dans l'un cas, l'attribution de la qualité est *explicite*, donc *dynamique* et *modale*, dans l'autre, sans lien verbal, *amodale*. La preuve la plus éclatante nous en est donnée par le cas suivant: *Un mouvement perpétuel (= qui soit perpétuel) n'existe pas*: la qualité est seulement envisagée, non énoncée comme réelle, ce que le subjonctif indique dans la forme résolue (cp. *Un livre qui ne me dise pas des mots capables de me changer le coeur, qu'en ferais-je?* [Bourget]).

Le chapitre V: „Actants et Voix”, traite de la *valence* des verbes et de la variation du nombre des actants. Nous souscrivons de grand coeur à la thèse que, dans les verbes „avalants” *il pleut*, *il neige*, *il vente*, etc., le pronom n'est pas un „actant”, mais seulement la marque de la 3^{ème} personne singulier du verbe. De telles phrases donnent un démenti irréfutable au pseudo-axiome de la logique classique qui enseigne que tout

⁵ Ici, le sujet n'est pas un actant, mais *porteur d'une qualité* qui lui est attribuée par être, verbe statique par excellence.

jugement se compose de deux membres, sujet et prédicat. Ajoutons à la constatation de Tesnière que *il* est précisément l'*exposant* ou la marque caractéristique de la *proposition sans sujet*. Dans une phrase comme: *Il arrive || des autos* nous avons affaire à *il* „accidentel” ou „événementiel” (P. Imbs).⁶ On pourrait supposer que ce *il* a pour source le *il* des expressions impersonnelles *il arrive, il advient, il se trouve*, etc. Le non-accord du verbe avec le sujet logique⁷ s'explique par la décomposition réaliste de l'événement en deux stades: la perception du procès absolu (*arrivée*) et celle du porteur de l'action (*des autos*).

Dans le chapitre VIII Tesnière expose sa théorie de la „translation”, qui, à notre avis, est très arbitraire. Rien ne nous autorise à regarder, dans la connexion „*le livre d'Alfred*”, l'élément „*d'Alfred*” comme équivalent d'un adjectif épithète. Que le substantif déterminant ne perde pas son autonomie sémantique et garde sa valeur catégoriale dans la dépendance, les exemples suivants nous le démontrent clairement: *une tasse de thé, un fumeur de cigarettes, un facteur de pianos, un professeur de langues, un fripon de valet, un chien de temps*. Or, la thèse de R. Bujas, professée au congrès des philologues tenu à Graz en 1909: »Der Genetiv ist semantisch ein Adjektiv« nous paraît trop simpliste.

Si l'*infinitif* est „le verbe transféré en substantif”, on se demande involontairement, quelle serait la forme du transférendé avant que le „translatif” (ou: *translateur*) l'ait fait passer dans la nouvelle catégorie de mots. La marque de l'*infinitif* est évidemment la terminaison *-er, -ir, -re, -oir*. Mais n'est-il pas lui-même la forme-base?⁸ Une „translation figée” (= *conversion*) a eu lieu dans les cas où quelques *infinitifs* ont changé de catégorie en passant aux substantifs pleins: *le déjeuner, dîner, souper, goûter; le manoir; le savoir, pouvoir, devoir; le parler, l'aller et venir*. La définition de l'*infinitif* donnée par Tesnière fait abstraction de sa valeur verbale qui le rend capable de prendre un complément d'objet.

Il est faux d'admettre que le substantif qui est englobé dans le *prépositionnel*, se transforme en adverbe à l'aide de la préposition. C'est donc plutôt le *prépositionnel* dans sa totalité qui fonctionne comme adverbial ou comme circonstanciel: *à cœur joie, avec soin; à huit heures, de grand matin, à Montpellier, à la maison, devant la Préfecture, en face les casernes, le siège durant*, etc.

Dans la phrase: *Ecrivez dans le cahier de votre ami* le (groupe) *prépositionnel dans le cahier* n'est pas un „circonstant”, mais un com-

⁶ V. M. Regula, *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax*, § 21, IV.

⁷ Nous disons exprès »sujet logique«, parce que quelques romanistes y voient un *accusatif* de relation qu'on interprète d'une façon hyperscholastique par l'exégèse curieuse: L'arrivée se fait par rapport aux autos (!).

⁸ Peut-être peut-on considérer le *thème verbal* de certains composés comme forme zéro: *haricot mange-tout, porte-drapeau, abat-jour, tord-boyaux, meurt-de-faim; va-et-vient, passe-passe* (cp. M. Grevisse, *Le bon Usage*, § 143, p. 97/98).

plément (objet) local. Le nucléus „dans le cahier” n'est pas transféré en adverbe de lieu, mais reste intact.

L'infinitif remplaçant un simple membre de phrase (sujet, nom prédicatif, apposition, déterminatif, complément d'objet, objetoiide, adverbial, circonstanciel) ne peut pas être qualifié de *proposition* infinitive.

Le chapitre X: „Translation du premier degré complexe” contient beaucoup d'explications forcées. Pour l'emploi de l'infinitif narratif, Tesnière suppose une translation double: verbe > substantif > adjectif (!). Quoique cette construction tant débattue n'ait pas encore trouvé une interprétation satisfaisante, on peut prétendre à coup sûr que, dans la phrase affective: *Grenouilles aussitôt de sauter*, l'infinitif n'est pas transformé en adjectif, mais garde sa vigueur foncièrement verbale, puisqu'il est mise en fonction de prédicat. La préposition *de* pourrait s'expliquer par la tendance à diminuer la rudesse de l'infinitif par une marque modeste de grammaticalisation. Ce besoin instinctif de donner aux tours asyntaxiques une forme d'une syntaxe apparemment normale se manifeste p. ex. dans l'accord de l'adjectif verbal avec un substantif étranger: *soirée dansante*, condensation de: *une soir — on y danse, c'est dansant —, rue passante, chemin roulant, place payante*, etc. Cp. M. Cressot, *De quelques tours participes*, Mél. Bruneau, p. 35—39.

De même il n'y a que „translation simple” dans les groupes *avant le souper, après boire*, etc., puisque, comme nous l'avons déjà démontré, le substantif englobé dans le prépositionnel ne peut être transformé en adverbe, sans parler du fait que ces syntagmes représentent des circonstanciers et non des adverbiaux.

Trop grotesque nous paraît la diffusion avec laquelle Tesnière développe les différents stades par lesquels on aboutit au gérondif. Il dit: „On notera que le gérondif français ne peut s'obtenir par translation simple directe du verbe en adverbe. Il faut passer par l'intermédiaire de l'adjectif (participe). Aussi la translation est-elle double. On transfère d'abord le verbe en adjectif en le mettant au participe, puis on transfère cet adjectif en adverbe en utilisant comme translatif la préposition *en*”. On se demande: A quoi bon tous ces détours pour expliquer le gérondif dans la phrase citée: *La victoire en chantant nous ouvre la barrière* (Marie-Joseph Chénier, *Le Chant du départ*), puisque *in* + ablatif du gerundium se rencontre déjà en latin dans diverses fonctions, comme M. St. Škerlj l'a exposé dans son substantiel traité sur la *Syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien*, §§ 97, 220, 221.⁹

Bien habile qui comprendra l'explication de la „translation réversible” dans: *le livre d'Alfred et celui de Paul*. La voici: „On notera que

⁹ Qu'il nous soit permis d'ajouter les exemples suivants: *reperiebat... in quaerendo Caesar* (bell. Gall., I, 18, 10), en s'enquérant César découvrait (succesivement) ... *Feras beluas nanciscimur venando, ut exerceamur in venando ad similitudinem bellicae disciplinae* (Cicero, de nat. deor., II, 161). *Pleraque tempora in venando agere* (Salluste, bell. Jug. 6, 1). *Greges equorum... in traiciendo Rubiconi flumini consecravit* (Suétone, Caesar). *In redeundo succubuit* (Suétone, Octavianus, 98, 5).

celui (celle, ceux, celles), translatif qui transfère les adjectifs en substantifs, n'admet comme transférendes que des adjectifs résultant déjà eux-mêmes d'une translation". N'y a-t-il pas là une erreur manifeste? D'après la théorie de Tesnière il faudrait s'attendre justement au contraire. Comme il voit dans le subordonné „d'Alfred" un adjectif, il faut que la même interprétation vaille pour „de Paul". Mais *celui* ne transfère ni substantif ni adjectif en une autre espèce de mot, mais sert tout simplement de *soutien* pour le complément d'appartenance. L'appellation „déterminatif" ne correspond point à la fonction de ce démonstratif, qui, à son tour, exige une détermination tout en appuyant celle-ci.

Dans *Alfred est venu* il n'y a pas „translation" non plus, mais il s'agit d'un emploi direct du passé composé, dont la forme analytique perpétue celle du latin vulgaire (cp. *dies praeteritus est*, Plin., X, 46).

Les prétendues translations multiples se réduisent à des stades intermédiaires moins nombreux, souvent à une simple conversion ou même à zéro. Le groupe: *une âme de sans-culotte* ne repose par sur une translation (substantif > adverbe > adjectif > substantif > adjectif) (!). La substantivation de „sans culotte" se fait d'une façon beaucoup plus simple: „sans culotte" est un découpé syntaxique (fait de la locution être sans culotte), qui passe directement au substantif; cp. *c'est un sciant*, transposition expressive remontant à la fonction prédicative: *il est sciant*; *un sans travail*. D'autres substantifs, pour la plupart des composés, sont issus d'une compression: *un [costume de bain à] deux pièces*, *un rouge-gorge* (< oiseau à gorge rouge), *un chèvre-pied(s)*, composition asyntaxique assez hardie (pour: *un pied(s) de chèvre*, qui, à son tour, est une expression condensée de: *un être à pieds de chèvre*), *un pied-à-terre* (< lieu ou endroit où l'on met pied à terre), *un tête à tête* (< entretien où l'on est tête à tête), *un haricot* ou *pois mange-tout* (*haricot* ou *pois dont tout [la cosse et le grain] se mange*).

Une drôle d'idée, loin d'être une „translation inversée" concernant l'espèce de mot, est plutôt une construction à valeurs syntaxiques inversées, plus bref: une *permutation syntaxique*: le terme qui est, au fond, *porteur de la qualité* („idée"), change en *complément déterminatif*, ayant, au point de vue psychodynamique, la valeur d'un *sujet psychologique*, tandis que l'adjectif passe par une demi-substantivation au *nucléus régissant* qui représente le *prédicat psychologique*.

Les mêmes relations syntaxiques et psychodynamiques se révèlent dans l'expression néologique: *C'est drôle comme idée* pour: *C'est drôle, cette idée*. Contrairement à la translation du premier degré simple, où „une espèce de mot est transférée en une autre espèce de mot", c'est, dans la *translation du deuxième degré simple*, un „noeud verbal", (c'est-à-dire une phrase entière) qui „est transférée en une espèce de mot". Les exemples données par Tesnière demandent une autre explication. Dans une phrase comme: *Je crois qu'Alfred frappe Bernard* la subordonnée ne „fonctionne" pas „comme substantif deuxième actant du verbe régissant *crois*", mais comme *complément complexe*,

puisque le contenu de la subordonnée est trop compliqué pour pouvoir se résumer par un simple substantif, comme cela peut se faire dans des cas tels que: *Je me réjouis qu'il vienne, qu'il soit venu* (= de son arrivée); *Attends que je sois de retour* (= mon retour). Et même ces compléments nominaux englobent un *nexus*, espèce d'„objectif”¹⁰ d'après la terminologie du philosophe Alexius v. Meinong.

Dans les „subordonnées adjectives” le relatif ne saurait transférer un verbe en adjectif pas plus que la subjonction¹¹ *que* n'en fait un substantif, comme Tesnière le suppose. C'est plutôt la subordonnée entière qui assume la fonction de déterminatif qu'elle partage, il est vrai, avec l'adjectif épithète. Il y a sans doute des subordonnées relatives qui peuvent être remplacées par des adjectifs, p. ex.: *Je désire une chambre qui soit tranquille* = *Je désire une chambre tranquille*, mais les relatives à contenu complexe ne se prêtent pas à cette réduction; ce que nous démontre un exemple très instructif chez Cicéron. Le voici: *Oratorem perfectum et qui nihil admodum desit Demosthenem facile dixeris*: la relative est mise avec l'adjectif précédent au même plan,¹² le subjonctif s'y explique par ce que la qualité est envisagée ou supposée.

Sous le terme „translation du deuxième degré simple” nous entendons plutôt la *transposition de propositions à forme autonome dans la fonction syntaxique d'une espèce de mot*.

1. Fonctions de substantif: *un sot l'y laisse*: désignation indirecte pour le morceau délicat au-dessus du croupion d'une volaille. — *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. — *Les on-dit, les qu'en dira-t-on* (= propos du public). — *C'est un beau venez-y voir, cette peinture* (au sens ironique). — *Ce fut un sauve qui peut général*. — *Il fallait être sur le qui-vive*¹³ (= sur ses gardes, attentif à ce qui se passe). — *La femme m'a l'air d'une propre à rien, d'une Marie-couche-toi-là* (A. France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*). *C'est un(e) pas grand'chose*.

Un autre cas moins clair se présente dans la phrase: *Tant soit peu suffit*. L'absence de l'article nous fait supposer qu'il s'agit d'une proposition chargée d'une note concessive. „*Tant soit peu*” est la variante raccourcie de *si peu que ce soit*.

2. Fonctions d'adjectif: *Le succès lui est indifférent. C'est toujours chez lui va comme je te pousse*. — *Ce plat a un goût de re-*

¹⁰ La forme idéale de l'„objectif”, état des choses dont la modalité dépend de celle du verbe central ou régissant, est *AcI* latin, p. ex.: *hoc ita esse credo*, resp. *non credo*.

¹¹ Ce terme exact est employé par M. Cohen.

¹² Un autre exemple plus intéressant à ce point de vue se trouve dans *De re publica*, I, 42: *Atque horum trium generum quodvis... non perfectum illud quidem neque... optimum, sed tolerabile tamen et aliud ut alio possit esse praestantius*, de ces trois régimes aucun ne représente l'idéal, mais chacun d'eux est tolérable et si fait que l'un (dans certains cas) peut être supérieur à l'autre.

¹³ Le sens primaire de „qui vive?” est: *Qui veux-tu qui (qu'il) vive?*

venez-y. Dans ce cas *de* est l'élément translatif, qui transforme la phrase en simple complément déterminatif. — *La chambre était encombrée: des livres, des tableaux, des bibelots en veux-tu, en voilà* (= à foison, en quantité). Cet exemple est particulièrement intéressant parce que toute une période hypothétique figure comme complément déterminatif. La proposition *en veux-tu* a la valeur d'une protase, *en voilà* celle d'une apodose.

La formule: *s'il en fut* (désignation indirecte pour: extraordinaire), s'emploie comme qualificatif: *C'est un héros s'il en fut*.

3. Fonctions de compléments (objetoides): *jouer à pile ou face*,¹⁴ *à qui perd || gagne*¹⁵ (aux dames rabattues, v. Sachs-Villate s. v. *dame*).

4. Fonctions d'adverbiel: *Le moment était on ne peut plus* (= extrêmement, excessivement) favorable¹⁶ (P. Mérimée, *Tamango*). — *Il m'a appelé Monsieur le comte gros comme le bras* (translation en adverbe d'intensité). — *Je sais... me démêler prudemment de toutes galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle* (Molière, *L'Avare*, II, 1). — *Les Martegaux avalèrent ça comme miel et, ni que vaut ni que coûte*¹⁷ (= sans réfléchir): *Allons! partons!* (*Le gros Poisson*, Conte provençal). — *Suivait le récit d'une scène grotesque s'il en fut* (= excessivement grotesque) (G. Courteline, *Une Canaille*). *Écoutez, mon pauvre monsieur Martin, pousique vous voulez coûte que coûte* (= quoi qu'il en coûte, à tout prix) *être sûr de tout ceci, ...prenez ce sentier* (A. Daudet, *Le Curé de Cucugnan*). — *Il travaille à la va comme je te pousse* (forme condensée de: *à la façon de va...*). — *Nous fûmes régalez (traités) à | bouche que veux-tu*, locution au sein de laquelle „bouche” doit être interprété comme vocatif. De même: *en festinant à | panse-que-veux-tu* (P. Jalabert, *La Farce des Bossus*, sc. VI). Cp. en prov.: *estre | cor que desires* (F. Mistral, *Tresor*, s. v. *desiré*). — *...lui hurlant aux oreilles à | gueule que veux-tu*¹⁸ (G. Courteline,

¹⁴ „pile ou face” se dévoile comme proposition nominale affective. La proposition à sert de translatif qui change la valeur de phrase en valeur d'adverbiel. Quant à la forme phrasique cp.: *La vie ou la mort!*

¹⁵ Proposition composée; cp. en latin: *aediles male eveniat, qui cum pisto-ribus colludunt „serva me, servabo te”* (Pétrone, 44).

¹⁶ Notez la catachrèse de *on*, qui, à l'origine, a dû être en connexion avec un nom de personne (p. ex.: *C'est une femme on ne saurait plus* [= tout ce qu'il y a de bien]). Ici, l'expression „on ne peut plus” est tellement figée qu'il n'y a plus de décomposition possible (tournure bloquée). Pour des catachrèses syntaxiques cp.: *Je tremble rien qu'en y pensant* (= rien que d'y penser). L'emploi original nous montre un passage du conte *Les quatre Cris-Cris* par P. J. Stahl: *Oh! madame, donnez-m'en, rien qu'un seul*.

¹⁷ Cp. en latin: *Nunc, nec quid nec quare in caelum abiit* (Pétrone).

¹⁸ Un autre tour synonyme très expressif s'offre dans la formule: *et + impératif + forme interrogative de la 2^{ème} personne singulier du futur: Il se met à beugler, à appeler au secours: et gueule, gueuleras-tu! voilà tout le monde sur pied*. Ce n'est que par la jonction de la tournure impérative avec les verbes de la partie narrative que les paroles de menace sont objectivées au sens de: „il gueule à qui le plus fort”.

cité par A. Lombard, *L'infinifif de narration dans les langues romanes*, p. 204). — *Ils courent à | qui mieux mieux*: tour pittoresque, où l'idée de dépasser est joliment exprimée par la gémiation, qu'on peut expliquer par une périphrase affective du superlatif (= le mieux) ou par une ellipse: *ils courent à | qui [courra] mieux [courra] mieux*. Cette contraction syntaxique se rencontre déjà en latin: *Auspicia sortesque | ut qui maxime | observant* (Tacite, Germ. 10, 1). L'explication par l'ellipse a pour conséquence que la proposition transformée en adverbial doit être interprétée comme relative. — *Ils ouvrent la bouche à | qui la plus ronde* (= à qui l'ouvrira la plus ronde) (L. Frapié, *La Maternelle*). Dans ce passage la proposition adverbiale pourrait être conçue aussi comme interrogative.

Dans les mots *peut-être*, *jadis* (< *ja a dis* < *iam habet dies*), *naguère* (en vieux français: *n'a gueres*), *piéça* (< *pièce a*) la valeur phrasique s'est complètement perdue: de mots-phrases ils ont glissé adverbies.

5. Fonction de préposition: *J'ai vu mon ami il y a huit jours, mais je ne le reverrai avant deux mois*. — *N'était (n'eût été) lui* (= sans lui), *j'étais perdu*.

Pour la „translation du deuxième degré complexe” (chapitre XII), si d'ailleurs il en existe une, Tesnière a choisi, entre autres, la phrase de subordination *Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois*. La formation de la subordonnée temporelle est analysée par lui de la manière suivante: „Une première translation (du deuxième degré) transfère le noeud verbal (*le coq chante*) en substantif au moyen du translatif *que*. Puis le substantif ainsi obtenu es traité ensuite comme un substantif ordinaire et transféré lui-même en adverbe par une deuxième translation (cette fois du premier degré) au moyen de la préposition convenable. Il y a donc deux translatifs. C'est ce qui explique que la plupart des conjonctions de subordination françaises soient composées de deux mots”. Démêlons un peu cet écheveau d'erreurs. La parole (au sens Saussurien) est une action de sélection là où le sujet parlant dispose de plusieurs moyens d'expression pour la même idée. Or, avant de former le circonstanciel de temps à l'aide du matériel sémantique (*avant* — *coq* — *chant*-), il lui faut se décider s'il choisit la forme condensée ou nominale „*avant le chant du coq*” ou „*avant le coq chantant*”, ou la forme explicite de la subordonnée „*avant que le coq chante*”, membre de phrase sous forme de proposition dépendante. Le substantif, comme on sait, peut assumer diverses fonctions syntaxiques: à lui seul, il peut remplir le rôle de sujet, d'accopula, de complément direct ou de certains adverbiaux et circonstanciels, de prédicatif libre, à l'aide de termes de rapport (mots-outils, prépositions „grammaticales”) le rôle de complément indirect et respectif, de complément adnominal ou déterminatif, de componente

sémantique du prédicat (accopula), et en connexion avec une préposition notionnelle, le rôle d'adverbiel ou de circonstanciel. Mais, dans ce dernier cas, il constitue, au sein du prépositionnel, seulement l'objet de la relation, rien d'autre, puisque c'est l'ensemble qui fait l'adverbiel ou le circonstanciel. Par conséquent, on ne peut pas dire que la préposition transfère le substantif en adverbe.

Quant aux *conjonctions de subordination* ($\neq$ „subjonctions”), il y a à côté des particules simples *comme, quand, que, si* des subjonctions composées, qui sont formées de deux éléments: le premier est le *composant notionnel* ou *sémantique*, représenté par des prépositions, des locutions prépositives, des adverbes et des participes (*avant que, de sorte que, tandis que, attendu que*, etc.), le deuxième élément est le mot outil *que*, qui est le *composant fonctionnel* ou *grammatical*, la marque générale, l'exposant de la subordination.¹⁹

Résumons. L'auteur de l'*Esquisse d'une syntaxe structurale* a étendu considérablement le terme de „translation” qui, au fond, devrait se restreindre à la „conversion”, c'e. -à-d. la *transposition* d'une espèce de mot en une autre ou celle d'une phrase entière en un membre de phrase. D'après Tesnière, la translation entre en jeu aussi dans la formation des mots et dans la mécanique opératoire, qui consiste dans l'actualisation de morphèmes et de formes existant dans l'inventaire de la langue. Mais toute „mise en fonction” n'est pas „translation”. En outre, Tesnière ne recule pas devant des tours forcés pour établir des stades intermédiaires d'une actualisation de formes données, et ne saisit pas toujours la nature des catégories syntaxiques, ce qu'il partage avec bien d'autres structuralistes. Malgré tous ces défauts, il serait injuste d'apprécier la valeur de cette opuscule par la forme paradoxale de louange de Plinie l'Ancien: *Nullus est liber tam malus, ut non aliqua parte prosit*. Tesnière nous a fait voir assez bien la tectonique, la texture ou l'architecture interne de la phrase, dont l'étude nous ouvre des perspectives nouvelles dans le domaine de la syntaxe, reine des branches linguistiques.

Graz, en mai 1961.

¹⁹ Cas particuliers: *sauf que, rapport que* (chez H. Duvernois, *La Maison des confidences*), fétichisme linguistique: une courtisane cherche à se donner des airs par le choix d'une expression prétendument fine. Cp. à ce propos l'emploi des adverbes en *-ément*, p. ex.: *censément*, que Maupassant met à la bouche d'un caporal dans la nouvelle *La Mere Sauvage* au sens de „carrément”. Voici le passage: „Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet qui l'a censément coupé en deux parts”.

NAMESTO POVZETKA

Pokojni Lucien Tesnière, čigar spomin je Slovencem drag, ker je dober del svoje zgodnejše dejavnosti posvetil slovenskemu jeziku in književnosti, se je v kasnejših letih, kot profesor na univerzi v Montpellierju, v veliki meri ukvarjal s splošno lingvistikom, zlasti sintakso, in to v smeri izrazitega strukturalizma. Zgradil je lastno konstrukcijo sintakse, originalno in zelo zanimivo, smelo, tvegano in v marsičem sporno, a vredno premišljanja in polno sugestij. Svoj sistem je zelo zgoščeno očrtal v zveščiču (30 strani), ki ga je izdal l. 1953 v Parizu, kot „Osnutek strukturalne sintakse“ (*Esquisse d'une syntaxe structurale*). Po njegovi smrti (1954) je izšla l. 1959 prav tam zajetna knjiga z naslovom *Éléments de syntaxe structurale*. Pričujoča »Kritična razmišljanja o strukturalističnem sistemu Luciena Tesnière« profesorja M. Regule obravnavajo prvo publikacijo.

Govorec o stavku „Alfred poje“ (*Alfred chante*), trdi L. Tesnière, da vsebuje tri elemente: *Alfred*, *poje* in notranji spoj („*connexion*“) med njima. Prof. Regula vé, da je ta spoj važen, ne vidi pa v njem elementa enake vrste, kot sta ona druga dva elementa: spoj je ostvarjen s finitno obliko glagola, ki se sklada v osebi in številu s subjektom. Po Reguli je tisto bistveno, ki razlikuje stavek od drugih besednih kombinacij, to, kar on imenuje „*misse dynamique ou énerg(ét)ique d'une espèce-d'être*“¹ („dinamična, odločna postavitev enega izmed „načinov bitja“ (ali: »bivanja«) tistega dogajanja, ki je v danem trenutku vsebina govora. Kaj je mišljeno z „odločno postavitvijo“, pokaže nazorno primer nominalnega stavka: »*Nuit. Silence profond dans les rues*“. Tu niti ni finitnega glagola, ki navadno karakterizira stavek, temveč „odločna postavitev“ — posebni akcent — povzroči, da beseda katerekoli vrste in kakršnakoli skupina besed lahko postane stavek. Potemtakem res utegne biti izraz „*misse dynamique*“ boljši termin za oni tretji element nego samo „*connexion*“, (notranji) spoj.

V zvezi s tem rekapitulira prof. Regula v nekaj besedah eno svojih glavnih misli (ki jo je navedel razložil v prej citiranem nemškem delu), misel o osnovnih „dimenzijah“ miselnega procesa: poleg *sodbe*, *domneve*, *akta volje* in *vprašanja* spoznamo po Regulovi zaslugi bolje

¹ V svojem velikem sintetičnem delu *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax* (Heidelberg, 1951) rabi Regula za „*misse (dynamique ou énergétique)*“ nemški izraz „(energische) Setzung“, za „*espèce-d'être*“ pa „*Seinsart*“, in temu zadnjemu („način bitja ali bivanja“) bi v starejši terminologiji bolj ali manj ustrezali izrazi modaliteta, glagolski naklon. — Kar dela dostop do Tesnièrovih in Regulovih — in drugih sodobnih — lingvističnih teorij in razlaganj pri prvih korakih dokaj težak, so deloma tudi njihove terminologije — na žalost jih je več, skoraj vsak ima skoraj čisto svojo posebno. Kakor je to tudi neprijetno, je v današnjem stadiju neogibno, in treba je sprejeti trud in se seznaniti z njimi. — Še težje kot to pa je *prevajanje* tujih terminov. Če se naši poskusi morda zde trdi ali okorni, je treba imeti pred očmi, da so mnogi termini že v originalih nenavadni, „umetni“, in to hoté in nujno, ker so tudi koncepti novi, različni od tistih, ki so rodili stare terminologije.

peto dimenzijo: *kontemplativno motrenje* kakega dogajanja („*considération faite par la prise en pensée contemplative d'un fait*”). Primeri te miselne „dimenzije” imajo včasih obliko infinitiva, zelo pogosto pa obliko vprašanja: „Sonner, appeler? Il n'osait par crainte de son père” (A. Daudet); „Wie? Wenn du gleich jetzt, jetzt, wie du bist, hinträtest vor sie” (Schiller); očitno to niso prava vprašanja, temveč posebna vrsta miselnega procesa — vprav preudarjanje, „*considération*”.

Da je glagol „le noeud des noeuds” v stavku, s tem se strinja tudi Regula. Toda da bi bili ostali deli stavka, ki so kakorkoli udeleženi pri glagolskem dejanju (Tesnière jih imenuje „actants”), t. j. subjekt („prime actant”), objektno dopolnilo ali direktni objekt („second actant”) in indirektni objekt („tiers actant”) *enako odvisni* od glagola, tega ne sprejema, in verjetno bo imel večino na svoji strani. Subjekt le ima drugačno — tudi po veljavi drugačno — vlogo v stavku kot ostala dva „actants”. In ko pretresa Tesnièreve definicije drugih stavkovih členov: „circonstant” in „apposition”, ki se mu zde pomanjkljive, opozori Regula na važno razliko med „adverbielom”, ki opredeljuje samó akcijo (n. pr. chanter bien, peindre à l'huile), „circonstancielom”, ki determinira celotno vsebino stavka (n. pr. določila časa, kraja, vzroka itd.), „judicativom”, ki označuje odnos govorečega do dejanja (n. pr. à mon avis, au point de vue politique) — ki se vsi lahko izražajo s prepozicionalnimi izrazi in ki se tudi pri nas pogosto vsi mečejo v en koš adverbialnega določila. Vrh tega pa je treba vse te razlikovati še od „objektoidov” (glagolskih dopolnil s predlogi, n. pr.: se repentir de quelque chose) in prepozicionalnih predikativov (n. pr. être d'avis), ki tudi sestoje iz predloga in samostalnika.

Tudi k III. (Vprašanje in negacija) in IV. poglavju (Besedne vrste) Tesnièreve študije ima prof. Regula nekaj pripomb. Obema pa smo lahko hvaležni, da sta, in kakor sta, posebej opozorila, da zraven „polnih” (t. j. polnosmiselnih ali pojmovnih) in „praznih” besed (ki služijo samo za označevanje odnosov med pojmovnimi besedami in med stavki, kakor predlogi in vezniki) obstaja tudi besedna vrsta, ki jo Tesnière imenuje „l'anaphorique”. To „je beseda”, pravi Tesnière, str. 7, „ki je prazna v besednjaku, a polna v stavku, kjer se napolni s smislom besede, s katero je v *anaforični zvezi*”, to se pravi po domače, dasi ne docela natančno: katero nadomešča. Gre predvsem za zaimke (*celui* n. pr. ima v različnih stavkih čisto različno vsebino; odvisna je od tega, na koga se nanaša), toda ne edino zanje. Tudi trdilni in nikalni adverb, *da'* in *ne'*, se napolnita z določeno vsebino, če z njima odgovarjamo na vprašanja, ne da bi besede vprašanja ponovili v odgovoru.

Največ kritike je pri prof. Reguli vzbudila Tesnièreva teorija o „translaciji”, pravzaprav: preširoka in ne dovolj natančna aplikacija te teorije. Morda bi ta termin najboljše prevedli z izrazom *pretvorba*, glagol „transférer” tukaj s *pretvoriti*, a „translatif” (*pretvarjalec*) bi morda kar obdržali. Tesnière (str. 17) pojasnjuje „translacijo” takole: „La translation a pour effet de transférer un mot d'une catégorie grammaticale dans une autre catégorie grammaticale, c'est-à-dire de transformer une espèce de

mots en une autre espèce de mots". V besedni skupini *le livre d'Alfred* postane (po Tesnièreovi misli) substantiv *Alfred* — adjektiv; v drugo besedno vrsto ga je pretvoril „translatif“ *de*. Brez težave razumemo, da ima Regula tukaj pomisleke. Lahko mu je, navesti vrsto podobnih konstrukcij, kjer substantiv, dasi „odvisen“ od predloga *de*, očitno ni izgubil svoje avtonomne samostalniške vrednosti. — Že prej, ob IV. poglavju Tesnièreovega *Osnutka*, kjer se trdi, da je v stavku *Alfred est jeune* pomožni glagol est kot „translatif“ pretvoril adj. *jeune* tako, da je nastala iz tega nova vrsta glagola *est jeune* („verbe jumelé“), se je Regula uprl: glagol *être* ima samo nalogo, da izrecno in v ustreznem modusu pripiše subjektu določeno kvaliteto ter nikakor ne pretvarja adjektiva „mlad“. (Posebno seveda ne v tem smislu, da bi z njim v zvezi stvoril „glagol“, od katerega bi bil — po gori omenjeni Tesnièreovi teoriji o odvisnosti vseh „actants“ od glagola — „odvisen“ tudi subjekt (*Alfred*). Narobe — kakor kaže konkordanca predikativnega adjektiva s subjektom, je le-tá tisti, ki vlada.)

Kritik navaja še celo vrsto zanimivih primerov, kjer bi bilo Tesnièrovim razlagam (s pomočjo translacije) težko prihraniti očitek prisiljenosti in neprepričljivosti. V X. poglavju obravnava Tesnière „kompleksno pretvorbo prve stopnje“, t. j. pretvorbo, pri kateri je prvi „pretvorjenec“ („le transféré“) hkrati osnova („le transférend“) za drugo pretvorbo. Zgled naj bi bil med drugim tudi tako imenovani „infinitif narratif“: „Grenouilles aussitôt de sauter“, „Žabe so takoj poskočile“. V tej konstrukciji (katere nastanek v resnici še ni do kraja zadovoljivo razložen) naj bi bil glagol (*sauter*) postal najprej substantiv, nato pa — vedno s pomočjo predloga *de* — adjektiv!, kakor da je naloga konstrukcije tá, da opredeli, determinira substantiv *grenouilles*. Ko je vendar jasno, da infinitiv ohrani svojo osnovno verbalno veljavo, saj je v funkciji predikata. — Tesnièrova razlaga francoskega „gérondif“ se zdi Reguli, in ne samo njemu, groteskna; glasi se namreč (str. 21 *Osnutka*): „Lahko je opaziti, da francoski gérondif ne more nastati prek enostavne direktne pretvorbe glagola v adverb. Prehod gre skozi adjektiv (particip). Torej je translacija dvojna. Najprej pretvorimo („on transfère“) glagol v adjektiv, s tem da ga postavimo v particip, potem pretvorimo ta adjektiv v adverb s pomočjo predloga *en* kot translativa“. In ves ta komplicirani proces naj bi se dogajal v francoščini? Ko je konstrukcija gerundija z *in* dobro znana že v latinščini!

Mnogo domnevnih *mnogoterih* ali kompleksnih pretvorb („translations multiples“) „se skrči na manj številne vmesne stadije, pogosto tudi na eno enostavno izpremenitev („conversion“) ali celo na ničlo“, pravi Regula, in daje primer: skupina „une âme de sans-culotte“ naj bi bila po Tesnièru rezultat četverne pretvorbe: substantiv > adverb > adjektiv > substantiv > adjektiv! Ko je vendar pot substantivacije izraza *sans-culotte* mnogo preprostejša: ta izraz je sintaktični „odrezek“ („découpé“) iz konstrukcije *être sans culotte* (kakor *un sans travail* iz ustrezne glagolske konstrukcije). Itd.

Med primeri „enostavne pretvorbe *druge* stopnje“ (XI. pogl.), ki obravnava pretvorbo celotnega (odvisnega) stavka v besedo določene vrste,

On supposera i.-e. *-om* comme point de départ de *-ŷ* 1^o dans acc. sg. *v6lkŷ*. Mais nom. sg. en *-ŷ* doit être interprété comme analogique de l'acc. sg., cf. p. ex. Nahtigal, *Slov. jeziki*² 49. Vaillant, *Gramm. comp. des langues sl.* I 210 pense cependant à «une réduction spéciale de *-as*», mais on ne voit pas pourquoi **nebhos* > *nebo* ait échappé à cette réduction. — 2^o D'un commun accord, on réduit 1^{re} sg. de l'aoriste *padŷ* à **-om*. Mais l'accord n'a pas été obtenu au sujet du *-ŷ* du gén. pl., de la terminaison *-mŷ* du dat. pl. et de la 1^{re} pl. Le *-ŷ* de *beretŷ*, *berotŷ* n'est pas expliqué non plus, cf. Nahtigal, *op. c.*

On est généralement d'avis que le *-ŷ* du gén. pl. remonte à i.-e. *-ōm*. Seuls Mikkola, *op. c.* 74, note, et Vaillant, *op. c.* 216 et 246, le ramènent à **-om*, puisque **-ōm* aurait abouti, comme le semble prouver *kamy* (en regard de gr. *ἄκμων*), à *-y*. Vondrák, *Vgl. slav. Gramm.* I¹ 124 avait pensé à une différentiation *ad hoc*. Mais **-om* est bien établi pour le gén. pl. par l'ombrien *patrom* (i.-e. *-ōm* aurait donné *-um* dans les textes en caractères latins, voy. Meillet-Vendryes, *Gramm. comp. des langues class.*, éd. 1924, p. 423 § 668) et en irlandais (*ibid.*). On comprend que acc. sg. *roko* < **ronkām*, instr. sg. *rokojo* < **ronkaīām*, 1^{re} sg. *bero* (Vaillant, *op. c.* 217) aient dû passer par **-am* à **-on* > *-o*, quand le passage de i.-e. *-om* à *-ŷ* était déjà terminé.

Vondrák, *op. c.* I¹ 138, avait voulu réduire *-mŷ* du dat. pl. à i.-e. *-mos*, mais, dans la 2^e édition, cette hypothèse ne figure plus. En effet, il voulait rattacher *-mŷ* à lit. *vilka-mūs*, *vilkāms* et à v.-pruss. *-mas* en faisant remonter ces formes à i.-e. *-mos*. Mais Brugmann, *Grdr.*² II 2, 257, attribue *-us* de lit. *vaikamūs* à l'influence de l'acc. *vaikūs* en rappelant v.-pruss. *waikammans* fait sur l'acc. *waikans*. On sait que les terminaisons du dat. pl. varient d'une langue à autre, seuls les éléments **-bh-* et **-m-* sont stables. Hujer, *Slovanská deklin. jmenná* (1910) § 16, avait déjà proposé de ramener *-mŷ* à i.-e. *-m-om* et de voir en *-om* le pendant de skr. *-am* des datifs *mahy-am*, *tubhy-am*, etc. On ne peut que consentir à cette explication.

Quant à la 1^{re} pl. en *-mŷ*, les langues slaves elles-mêmes offrent la plus grande variété de formes: *-mŷ*, *-mo*, *-me*, *-my*; le latin a *-mus*, le grec *-μεν* et *-μες*. En ramenant *-mŷ* à i.-e. *-mos*, on essayait de rattacher la terminaison slave à lat. *-mus* et à grec dor. *-μες* (en tenant compte de l'apophonie). Mais après avoir abandonné l'équation (*v6lkŷ*) = (λνκ)ος, on a dû trouver une autre explication aussi pour le *-ŷ* de la terminaison de la 1^{re} personne du pluriel *-mŷ*, et on s'est décidé généralement pour *-mon* (p. ex. Mikkola, *op. c.* I 73, 2; Nahtigal, *op. c.* 197, 296). Brugmann, *Grdr.*² II. 3, 618 ramène gr. *-μεν* cependant à **-m-em*, et on pourrait réduire *-mŷ* à i.-e. *-m-om*, mais on ne peut dire rien de précis sur l'origine de grec *-μεν* et de hitt. *-meni/-weni* en ce qui regarde *-n-*. En tout cas, il n'est pas nécessaire de faire remonter 1^{re} pers. pl. *-mŷ* à i.-e. *-mos*.

Les formes *beretŷ*, *berotŷ* ont, selon une communication orale de M. K. Oštir, un parallèle dans les impératifs indo-aryens en *-tu*, *-ntu*, qui seraient proprement des injonctifs. Les mêmes terminaisons se rencontrent aussi en hittite, en louvite, et en lycien, voy. Kronasser, *op. c.* 209 § 197. En hittite, *-u* est même devenu caractéristique de l'impératif. Pour le passage de l'injonctif

à l'indicatif, on a un parallèle dans le présent lit. *neši* »tu portes« en regard de l'impératif slov. *neši* »porte!« (Nahtigal, op. c. 273, 90). Il est vrai que l'on trouve, dans les terminaisons verbales, aussi l'élément *-om dans skr. -*dhv-am* (en regard de *dhv-e*) et dans gr. -*τον*, -*σθον*, mais les formes en -*tu*, -*ntu* ont l'avantage de correspondre directement aux formes slaves.

On peut donc conclure que le -*š* final peut être expliqué d'une manière satisfaisante par i.-e. -*u* et -*om*, et qu'il n'est pas nécessaire de recourir à d'autres origines indo-européennes.

Povzetek

O nastanku končnega -š

Končni -š je mogoče zadovoljivo izvajati iz ide. -*u* (-*us*, -*um*) in -*om*, ne pa tudi iz -*os* in -*ōm*.

Bojan Čop

ZUR VERTRETUNG DER INDOGERMANISCHEN NASALIS SONANS IM HETHITISCHEN

Bekanntlich sind die Meinungen der Forscher in Bezug auf die im Titel angegebene Frage sehr verschieden. Es kommen hauptsächlich zwei Möglichkeiten in Betracht: 1. beide silbischen Nasale sind in reinem *a* zusammengefallen; 2. beide Nasale sind unsilbisch geworden, wobei davor ein *a* entwickelt wurde.

Diese scheinbar so verschiedenen Vertretungsmöglichkeiten könnten in vielen Sprachen sofort mit voller Sicherheit beurteilt werden. In der hethitischen dagegen stellen sich einem klaren Urteil viele verschiedenartigen Schwierigkeiten in den Weg: 1. Wenn ein silbenschiessendes *n* unmittelbar vor einem auf idg. Tenuis zurückgehenden Verschlusslaut steht, kann es diesem assimiliert werden; andererseits kann umgekehrt ein doppelter Verschlusslaut, zu Nasal + *p*, *t*, *k* differenziert werden. Wohl kommen derartige Fälle nur selten vor, aber ein vollständig sicheres Urteil wird damit unmöglich gemacht. 2. Vor einem idg. -*s*- scheinen die alten silbenschiessenden oder mit diesem *s* zusammen den Silbenschluss bildenden Nasale zum Teil vokalisiert geworden zu sein, woraus ein nasaler Vokal und schliesslich — in der historischen Zeit — voller Schwund des Nasalklanges erfolgte. Vor indogermanischem -*s*- kann demnach ein vorgeschichtliches *an* nicht von einem reinen *a* geschieden werden. 3. In den Flexionsendungen sind die Verhältnisse noch schwieriger: neben dem sicher zu vermutenden Wirken des Sandhi kommen weitgehende analogische Umbildungen in Betracht, die im Hethitischen sicher die Flexionsendungen seltener Flexionssysteme denjenigen der